



LES SIX COMMANDEMENTS

Ce que je déteste par-dessus tout, tout en en tirant une certaine fierté, ce sont les «Ho!» et les «Ha!» de qui découvre que j'ai trois enfants. Quelle est cette image que je ne projette pas? De quoi cela devrait avoir l'air, une mère? Est-ce si surprenant de me voir joyeuse et sans gros ventre, active et autonome, avec un air de jeunesse? Faudrait-il que je sois défaite? L'autre jour, une secrétaire, très gentille, m'apprend qu'elle-même en a quatre. Sans réfléchir, je m'exclame: «Hein! Quatre!» J'ai honte... Même moi, moi qui connais ces réactions, qui les hais tant, me voilà tout étonnée. Je m'analyse. Cela doit venir de la profondeur d'un inconscient où maternité est synonyme de mort, de boursoufflement et de renoncement à soi-même.

Voilà des pensées à effacer par une exposition des faits.

Voilà des images à démolir par une révolution des actes.

Voilà des idées à contourner par une revalorisation de la maternité.

Au risque de me faire traiter de nataliste, je dois dire que je trouve normal d'avoir des enfants, même si le maternage ne nous vient pas d'instinct comme aux chattes (maudite langue, j'ai failli écrire aux chats). En effet, il est prouvé que chez les primates, les aptitudes à donner les soins appropriés au nourrisson sont acquises culturellement. Il faudrait peut-être savoir quand et comment apprend-on à devenir père et mère et de quelle manière transmet-on ces apprentissages? Les poupées suffisent-elles? Le fait que les enfants n'ont plus la «chance» de s'occuper des enfants de leur mère ou de leurs soeurs a-t-il un impact? N'importe qui peut pratiquer le maternage depuis qu'on a inventé des substituts au lait maternel. Il faudrait aussi savoir ce qu'est le paternage. Si c'est l'exercice d'une autorité, la protection matérielle et la différence sexuelle, les femmes le pratiquent depuis longtemps. J'abolirais donc ces deux néologismes pour les remplacer par un seul: parentalité.

Si la parentalité doit s'acquérir, la maternité, elle, est «naturelle». Moi, elle m'est venue comme un cheveu sur la soupe. Jamais je n'avais pensé à être mère, jamais non plus à ne pas l'être, mais en octobre 1966, à 20 ans, j'étais enceinte. L'euphorie du désir sexuel, l'envie de l'autre, m'ont fait

oublier que je n'avais pas le goût du risque. Renseignée mais inexpérimentée, dévorée par un feu qui me liquéfiait, j'ai cessé les petits calculs sur ma fécondité. J'ai cessé de penser aux «qu'en dira-t-on» pour vivre «l'ici maintenant». Le père, lui, avoue qu'il n'a jamais pensé à sa fécondité.

À quoi sert de penser? A déjouer la nature, voyons donc! Car elle est ainsi faite que nos plus grandes envies surviennent au meilleur moment pour la perpétuer mais au plus mauvais pour ne pas nous reproduire nous-mêmes!

Après une tentative d'avortement avortée, j'ai compris que si j'oubliais toute la «merde» qui venait avec, je préférerais le garder, ce bébé. J'ai décidé d'affronter mes parents qui l'ont accepté, mes amies qui avaient déjà pris beaucoup plus de chances que moi avec leurs *chums*, et la société tout entière car à cette époque l'enfant conçu illégalement n'avait pas de droits légitimes. J'ai conclu une entente avec le père: il refusait de l'élever mais m'aiderait jusqu'à la fin de mes études à Montréal.

Des bien-pensants, contre l'avortement, ont tenté à plusieurs reprises de me convaincre de laisser l'enfant à l'adoption afin «de ne pas briser ma vie». Savaient-ils seulement de quoi ils parlaient? Après la naissance, la travailleuse sociale m'a convaincue de laisser mon fils quelque temps à la Miséricorde, où j'avais accouché sous un faux nom selon la règle obligatoire, afin de me remettre. Moi qui m'étais battue pour le garder depuis des mois, moi qui avais insisté pour accoucher naturellement, j'ai cédé à cette proposition dont l'objectif caché était encore l'adoption. Ma mère était en Abitibi, encore entourée elle-même de jeunes enfants, j'avais peur de ne savoir quoi faire de ce nombril galeux, j'avais peur que mon enfant s'ouvre et s'éparpille comme dans les histoires de voisines. J'attendrai qu'il soit cicatrisé pour le bercer.

Quand j'ai touché mon fils pour la première fois, il avait trois semaines et malgré ma joie mon coeur ne s'est pas gonflé d'amour. On m'a remis un étranger pour qui je ne ressentais rien; on était loin de l'image romantique. J'en ai pris soin, je l'ai connu, sa vue me donnait le sourire, son sourire me réjouissait, l'amour était né.

Quand on survit à l'éclatement des nor-

mes, on vous élève un statut particulier dans la case *autre*. J'étais devenue une «sainte». Si une chose m'énervait, c'était bien cette extase des bonnes gens à me voir accomplir une chose aussi normale que d'élever un enfant de manière responsable. Je me suis écoeurée de leur concert admiratif et j'ai cédé aux instances de mon amant d'alors. Je me suis mariée. Nous l'avons adopté légalement, nous voulions d'autres enfants.

C'était l'époque du retour à la terre mais nous gagnions nos sous en ville. Obligés d'y coucher sans nos contraceptifs lors d'une tempête de neige, nous avons devancé les choses. Nos amis copropriétaires de la ferme ne l'ont pas pris — il y avait trop d'ouvrage pour qu'on se permette un enfant! — et nous ont posé un ultimatum: l'avortement ou la rupture! C'est fou, le nombre de personnes qui ont quelque chose à dire ou à redire quand vous attendez un enfant; vous en arrivez à douter de vous-même. En 1975 — nous étions de retour en ville — la petite dernière était conçue en toute connaissance de cause.

J'ai vécu mes grossesses sans état d'âme particulier et avec beaucoup de force physique. J'avais envie de sexe plus souvent que d'habitude. Ma seule crainte était d'avoir un enfant handicapé et totalement dépendant. Après sept mois, il me semblait que cela n'aurait jamais de cesse. Lors de cette troisième grossesse, les gens ont défilé devant moi, toujours avec la même question: «Vas-tu arrêter de travailler pour t'occuper de tes enfants?» Comme si je ne m'en occupais pas.

Si je vous ai raconté ma petite histoire, c'est pour vous dire qu'un enfant accepté après sa conception a autant de chances de s'épanouir que si elle ou il avait été planifié-e. On n'a pas à s'en culpabiliser. Il ne faut surtout pas se croire obligée d'avoir toujours tout prévu; on se découvre d'énormes capacités quand il faut faire face à l'inattendu.

Dans un monde où tout change, les enfants sont le contrepois. Les miens m'assurent une permanence qui tient de l'éternité. Ce sont des êtres à qui je me sens liée, peu importe ce qu'elles et il deviendront. Je ne les contrôle pas, je compose avec. On ne choisit pas plus ses enfants que ses parents. Je ne les regrette pas.



Les enfants m'apportent tout un tralala indéfinissable, des joies, des peines, du travail, des remises en question, et me font voir parfois d'étranges reflets de moi-même. Elles et il me transforment et cela n'est pas négligeable. Plus jeune, j'ai maudit le sort qui nous colle un enfant pour si longtemps, j'en ai râlé un coup contre les pères absents physiquement ou mentalement. J'ai réglé plus d'un problème d'organisation. Je me suis libérée en partageant la tâche. Les pères ne s'en portent pas plus mal.

Par exemple, je pratique la garde partagée depuis cinq ans. Mes filles passent une semaine chez leur père, une semaine chez moi. Nous habitons, heureusement, la même rue. Je connais un couple qui, vivant toujours ensemble, répartit le temps ainsi: trois jours pour lui, trois jours pour elle, un jour tou-te-s ensemble. Quand un parent est responsable, il s'occupe de tout, même de trouver du gardiennage. L'autre est totalement libre d'obligations. J'en connais qui se par-

tagent les heures de la journée et d'autres, des blocs d'année, parce qu'ils ne sont plus dans la même ville. Et les enfants dans tout ça? Vous viendrez les voir.

À celles qui se demandent si elles vont être mères, je dis qu'une femme n'a pas à se réaliser par la maternité plus qu'un homme par la paternité, mais qu'elle ou il peut le faire *à travers ou malgré* la parentalité.

Oui, nos maternités doivent être désirées. Oui, nous devons y mettre nos conditions. Interrogeons avant tout notre désir profond.

Il y a des gestes que l'on pose au-delà de toute raison. Il y a des faits qui nous donnent raison longtemps après l'accomplissement des actes. Pourquoi la maternité devrait-elle être une décision super-rationnelle? Allons-nous oublier nos intuitions et nos désirs? Allons-nous céder sans espoir à la catastrophe? Allons-nous attendre, encore une fois, un sauveur? Allons-nous exiger la perfection et ignorer notre capacité d'invention?

Il faut s'organiser. Il faut se faire confiance. Il faut aussi faire confiance aux hommes qui veulent des enfants. À cause de mes expériences, je suis portée à juger leurs désirs irréalistes, à penser qu'ils ne sont pas vraiment prêts à assumer la responsabilité, aussi je me permettrai de vous donner quelques «conseils», six «commandements» que je n'ai mis en pratique que bien tard (les enfants savent nous brancher). Mais il n'est jamais trop tard.

Nous avons, il y a longtemps, appris aux hommes qu'ils étaient pères. Il serait temps de leur permettre d'exercer la parentalité en

leur «abandonnant» nos enfants 50% du temps. J'ai déjà lu que les quelques peuples où les enfants sont stimulé-e-s, nourri-e-s et aimé-e-s quotidiennement par les deux parents, sont des peuples pacifiques. Si nous survivons collectivement, l'exercice en aura valu la peine.

1. Partagez toujours avec le père. 50/50, le temps à consacrer à l'enfant. Cela pourrait diminuer l'inceste: le père ne copulera pas avec la fille qu'il aura élevée, tout comme le fils ne copule pas avec la mère...
2. Laissez les hommes mener leurs propres expériences, sans les obliger à faire les choses à votre manière: l'enfant connaîtra la dualité.
3. Profitez du gardiennage: l'enfant connaîtra la multiplicité.
4. Permettez-vous des absences, branchez-vous sur vous-mêmes, comblez vos besoins: l'enfant ressentira et profitera de votre propre équilibre.
5. Ne refusez pas la maternité à cause du démantèlement possible du couple père-mère.
6. Conservez précieusement votre autonomie financière.

Collectivement aussi, nous devons réinventer l'organisation et développer des pratiques d'apprentissage à la parentalité — puisque cela ne nous vient pas d'instinct. Prenons à l'occasion soin des enfants des autres, renseignons-nous sur ce qui se fait déjà... mais surtout faisons confiance à notre capacité d'imaginer des solutions nouvelles. ◇

ISBN 2 89091 068 7



MEURTRE DANS LA NUIT

Diffusion en librairie:
Dimédia

9,95 \$

de
Margaret Atwood

27 nouvelles fascinantes, déroutantes
et souvent amusantes.

les éditions du remue-ménage inc.



Un investissement unique qui respecte vos valeurs

Investors présente le nouveau fonds Summa

LES FEMMES ET LA FINANCE.

Si vous êtes une personne qui voulez faire croître votre capital,
tout en vous assurant la tranquillité d'esprit
puisque vous savez que vous n'encouragez aucune entreprise
dont l'activité irait à l'encontre de vos valeurs sociales

J'AIMERAIS VOUS RENCONTRER AFIN DE VOUS RENSEIGNER
SUR LA CONSCIENCE SOCIALE DANS L'INVESTISSEMENT.



FRANÇOISE T. LAVOIE
PLANIFICATEUR FINANCIER
386-2238

IG Le Groupe
Investors
NOTRE EXPÉRIENCE À VOTRE PROFIT

Admissible au REER